

**Intervention du Professeur Salim Daccache s.j., Recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, à la table ronde organisée à l'occasion de la publication de l'ouvrage *La Mission Jésuite de Ghazir-1843-1965 ; Le retour de la Compagnie de Jésus au Liban* - Presses de l'USJ, le mercredi 20 novembre 2019, à l'auditorium François Bassil.**

Chers Amis,

Les deux auteurs signataires de l'ouvrage *La mission Jésuite de Ghazir - 1843-1965 ; Le retour de la Compagnie de Jésus au Liban*.

Je ne peux que vous souhaiter la bienvenue à cette rencontre autour de l'ouvrage signé par son Excellence le Dr Khalil Karam et par le Professeur Charbel Matta sur une aventure, une belle aventure, celle des Pères Jésuites à Ghazir. Je suis témoin de la grande énergie et du temps dépensé qui furent déployés par les deux auteurs afin de nous livrer ce bel ouvrage historique et illustré avec beaucoup de soins et de compétence. Je suis aussi témoin de ce que fut Ghazir comme haut lieu de formation du cœur et de l'esprit puisque j'y ai passé une dizaine d'années comme élève et disciple. La première partie, depuis 1959 jusqu'en 1965, était dirigée par les Jésuites. L'intervention de l'éditeur qui n'est autre que les Presses de l'USJ a habillé l'ouvrage d'une parure professionnelle faite de beauté et de distinction.

Le P. Abdallah Dagher, un jésuite du XX<sup>ème</sup> siècle, commentant l'histoire du Mont- Liban au 19<sup>e</sup> siècle, me disait que le Mont-Liban avait deux capitales et pas une troisième : Bikfaya où les jésuites se sont installés en 1833 et Ghazir, dix ans après, en 1843. La première était synonyme de renouveau spirituel et pastoral par la fondation des fameuses congrégations mariales et Ghazir était synonyme de renouveau de l'éducation par la fondation du séminaire et de son collège destinés à la formation du clergé des Églises catholiques, autrement dit des cadres porteurs de ces Églises à la recherche de plus d'engagement culturel, spirituel et social tant du haut et du bas clergé que les laïcs qui furent admis au collège à partir de 1855 car ils doivent rayonner d'une foi éclairée par la raison et la sagesse divine.

Docteur Karam et Professeur Matta ont voulu que ce livre soit un hommage aux centaines de Jésuites qui ont participé et présidé à la mission de la résidence de Ghazir ainsi que de son séminaire et son collège. C'est cette mission qui allait préparer la fondation de l'imprimerie catholique des Jésuites à Beyrouth en 1853 et de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth en 1875 ainsi que du Collège secondaire de l'Université devenu le Collège Notre-Dame de Jamhour depuis 1952.

L'origine du séminaire de Ghazir repose en fait non pas seulement sur un désir ou une décision des Jésuites, mais sur un malaise concernant la formation des prêtres. Les patriarches catholiques avaient maintes fois exprimé leur désir de voir les Jésuites assurer cette formation. Dans ce sens, c'est la Sacrée Congrégation de la propagande de la foi catholique à Rome, mécontente de la formation du clergé chez les catholiques orientaux, notamment les maronites, qui décida d'envoyer en Syrie le père Maximilien Ryllo en 1836, un jésuite venant de Pologne, pour étudier la question d'un renouveau de l'éducation des clercs. Ryllo revint à Rome avec l'idée d'un « séminaire central asiatique », comme écrit le père jésuite Sami Khoury dans son *Histoire du Liban* à travers les archives des Jésuites ». Mais c'est le successeur du père Ryllo, le père Benoît Planchet, qui réalisa ce rêve : il acquit à cette fin le palais des Chéhab à Ghazir et ouvrit, en 1843, une petite école qui accueillit une dizaine d'élèves externes. L'année d'après, le nombre d'étudiants augmenta et atteignait cent cinquante élèves en 1857, auxquels il faudra adjoindre quelques quatre-vingts séminaristes. Lorsque les Jésuites décidèrent du transfert de leur collège secondaire de Ghazir à Beyrouth et créer l'Université Saint-Joseph de Beyrouth, il a été décidé de fermer les portes du séminaire à Ghazir. Elles ne devaient être rouvertes qu'en 1934-1935 sous le nom de Saint-Maron pour ne recevoir que des séminaristes maronites.

La formation était la mission principale du séminaire et de son collège, ce qui était le propre de la politique de la Compagnie de Jésus en Europe et même au-delà. Cette formation était destinée à la constitution d'un corps de prêtres cultivés et leaders de leurs communautés. Cette première tâche fut faite à la perfection. Mais l'on peut ajouter qu'ils furent très nombreux les jeunes laïcs qui profitèrent de cette formation et éducation, dans la mesure

où tous les prétendants au sacerdoce n'atteignaient pas leur but de devenir prêtres et d'autre part, le Collège recevait annuellement des jeunes laïcs externes envoyés par leurs familles afin de se former à l'école de savoirs, de la volonté et de la liberté qui étaient les valeurs qui préparaient lentement, et sur plus de 122 ans, le régime social et éthique du Grand Liban de 1920.

Il est vrai que la parution de cette monographie sur les Jésuites à Ghazir coïncide avec la commémoration de la fondation de l'État du Grand Liban de 1920 qui, il y a quelques mois, était plutôt la cible des critiques et de ceux qui en faisaient un État moribond en raison d'un système politique confessionnalisé à outrance et livré aux intérêts politiques les plus primaires. Aujourd'hui, l'on peut se dire que le sursaut national, car il s'agit bien d'un sursaut et national et libanais, redonne de la vigueur à cette idée géniale qui fut le fruit de la volonté d'au moins une partie des Libanais de l'époque. Nous savons qu'à leur tête, il y avait et il y a toujours son esprit, son Éminence le patriarche Élias Hoyek, qui, interrogé un jour sur son appartenance communautaire, avait répondu : « Ma communauté, c'est le Liban. » Si nous considérons le Patriarche Hoyek comme co-fondateur du Grand Liban, c'est qu'il fut éduqué à cette idée de la libanité à Ghazir même où il y passa une année, avant de poursuivre ses études à Rome. Des maîtres jésuites comme Philippe Cuhe et d'autres ont apprécié la prestance intellectuelle du jeune Hoyek. Sans cette formation reçue à Ghazir, le patriarche n'aurait peut-être pas assumé ce rôle historique qui fut le sien au moment de la signature du traité de Versailles. Nombreux sont les laïcs et les prêtres qui ont rayonné de leur science grâce à leur formation à Ghazir, comme le peintre David Corm qui fut envoyé à Rome pour parfaire son art.

Depuis 1820 jusqu'à nos jours, le Liban fut le théâtre d'insurrection, les fameuses 3amiyyas de paysans (organisées en communes populaires comme à Antélias et à Lehfed et dirigées par le clergé maronite), tandis que d'autres 3amiyyas étaient dirigées par des leaders qui sont demeurés inconnus par peur d'être arrêtés par le pouvoir ottoman. Ce que le Liban vit aujourd'hui est une sorte de 3amiyya, cette insurrection populaire pacifique, qui provient non seulement d'une réaction à une situation socio-politique donnée, mais d'une

conscience commune libanaise qui veut raviver la formule et l'entité libanaise et les protéger contre un exercice politique qui manipule les communautés et qui est générateur de division et de corruption. Le peuple en mouvement, depuis le 17 octobre, sans dirigeants visibles, sans hiérarchie, cherche à construire de nouvelles relations entre les gens, peut-être une autre société de convivialité et de fraternité et créer une République plus sociale et démocratique. Dans ce mouvement populaire il y a une profonde volonté de démocratie sociale et une grande aspiration à l'égalité. Elle s'exprime dans la parole libérée et dans l'effervescence unitaire qui n'est pas prête à s'estomper, même si les risques de débordement ne sont pas à banaliser ou à effacer. De cette manière, l'esprit de Mgr Hoyek et du séminaire de Ghazir demeure vivant car il fut une promesse à notre société de plus d'unité et de bien-être.

Disons aussi que ce qui nous reste de l'expérience du séminaire collège de Ghazir, c'est qu'il fut pleinement intégré dans la vie de la cité en participant à ses moments de joie et de détresse. L'édification de la statue du Sacré-Cœur dans les hauteurs de Ghazir fut l'un des exemples significatifs de cette symbiose. Il ne fut point détaché ou isolé dans un carcan, mais faisait partie de la fierté des Ghaziriens qui y voyait un centre culturel et spirituel plus qu'un simple centre d'éducation. Toutefois, ce séminaire collège jouait pleinement son rôle de multiplicateur de la culture et de rayonnement de la foi à travers les milliers des membres du clergé qui ont souvent joué un rôle bien important dans la vie de l'Église et de la cité. De même la présence des Sœurs des Saints-Cœurs ne peut être détachée de l'histoire de la mission puisque leur couvent de Ghazir contribua largement à la formation des filles de la région.

Merci Docteur Karam et M. le professeur Matta pour ce testament historique qu'il est utile de traduire en langue arabe pour le bien de nos générations.